TROIS FOIS GRENADE

BENJAMIN ATANIAN

Éditions ThoT
Roman

Benjamin Atanian est né à Marseille en 1982. Profondément attaché à sa ville et à ses origines arméniennes, ce professeur de l'Éducation nationale voue une passion débordante à son métier ainsi qu'à la littérature, l'écriture et le cinéma. *Trois fois Grenade* est son premier roman.

*À la mémoire de Grégory D'Esposito,
Élisabeth Giraud et Paul Gil.*

« May beauty be before me. May beauty be behind me.
May beauty be above me. May beauty be below me. May
beauty be all around me. »

Sunchaser de Michael Cimino (1996)

I.1

Nomen est omen.

C'est la fin.

Dehors, le soleil disparaît lentement derrière la colline. Il ne sera bientôt plus là. Comme moi.

Mourir à quatorze ans, cela n'est pas sérieux.

*

Depuis que je suis entré à l'hôpital, j'ai perdu le goût de tout. Je ne supporte plus rien.

Ni ma tête, ni ma chambre, ni cette odeur de mort qui traîne autour de moi.

Mon seul répit : dormir pour oublier tout ça.

*

Ça y est. La colline du Plan d'Aou vient d'engloutir les dernières lueurs du soleil. La nuit va enfin pouvoir se déployer au-dessus de la ville.

*

Maintenant, il fait complètement noir dehors. Seules quelques étoiles éparpillées au hasard poinçonnent le ciel d'encre. On dirait qu'un dieu les a lancées par poignées dans le vent comme pour illuminer la nuit trop sinistre à son goût. Et que depuis, elles restent là-haut, suspendues au-dessus de nos têtes comme des grelots d'or. Loin du bruit de la ville. Loin du malheur des hommes. Loin de mon malheur. Pourtant, j'ai comme l'impression qu'elles veillent sur moi. Je les admire tant ces étoiles. Et puis je les envie de n'être jamais seules.

*

Je me souviens qu'un jour, au collège, le professeur de français avait écrit ce vers de Victor Hugo au tableau : « L'enfer est tout entier dans ce mot : solitude ». Je me souviens de ne pas l'avoir compris ce jour-là. Aujourd'hui, hélas, j'en saisis tout le sens.

*

Cela fait bientôt six mois que j'ai quitté le collège. À mon grand désespoir, car je m'y sentais bien. Là-bas, je pouvais passer mes journées à lire, à résoudre des équations ou à découvrir la France de la Révolution sans jamais m'ennuyer. C'était comme un jeu pour moi. Une sorte de divertissement. J'aimais apprendre. Voilà tout. Et puis je comprenais vite. J'avoue que ça aide un peu.

Pour mes amis j'étais le chanceux de la bande. Quand j'y pense... Ils ne comprenaient pas comment un enfant de foyer, qui plus est sans famille, pouvait être le meilleur de la classe. Ils trouvaient ça impossible. Presque irréel. Mais je sais que ça les rendait fiers. « En vrai Celaya, me disaient-ils, c'est toi qui nous représentes le mieux ici ! »

Celaya, c'est le surnom qu'ils m'ont donné. En référence à Gabriel Celaya, un écrivain espagnol qu'on a étudié en classe. Tous les deux, on est presque pareils : le même prénom, les mêmes origines, le même goût pour les livres. On se ressemble quoi. À un détail près. Moi, je ne suis pas un poète mais un simple gitan de Marseille destiné à s'envoler avant tout le monde. Mon prénom, Gabriel, ne cesse de me le rappeler.

*

On est mardi soir. Et quand je vois l'état de mon corps, je me dis que cette semaine risque d'être plus courte que les autres. Cela me terrifie. Alors, pour me rassurer un peu, je regarde le ciel et je me dis que peut-être, dans peu de temps, je ferai moi aussi partie de ce grand champ d'étoiles.

I.2

*« Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs, mais elles
en font après le miel, qui est tout leur. »*

Michel de Montaigne, *Essais*,
De l'institution des enfants.

— Esther, viens manger ! dit Sarah en posant la corbeille de pain sur la table de la salle à manger.

— Je n'ai pas faim maman et puis j'ai du travail !

— Tu finiras plus tard !

— Laisse-moi dix minutes maman. Je termine juste un truc et j'arrive.

Assise à son bureau, Esther était en pleurs, la tête entre les mains. Ses longs cheveux châtain, jetés sur son visage, recouvraient ses yeux noirs. La jeune fille était inconsolable devant son cahier d'histoire. Et elle

avait beau sécher ses larmes, rien n'y faisait. Son chagrin revenait sans cesse.

Désormais la feuille du cahier, jaunie par les larmes, ondulait par endroit. Esther relut entre deux sanglots la consigne de son devoir : « Afin d'étudier les flux migratoires de la France, vous retracerez l'histoire de votre famille. »

*

Sarah, la mère d'Esther, était issue d'une grande famille bourgeoise cantilienne. Elle avait été élevée dans la demeure familiale de ses grands-parents, près du Massif des Trois Forêts. Ses aïeux avaient été déportés pendant la guerre. Mais de tout ça, on n'en parlait jamais à la maison.

Sarah avait suivi toute sa scolarité à Chantilly. Après le baccalauréat, elle s'était inscrite à Paris dans une prestigieuse université pour préparer l'École nationale de la magistrature.

Le soir, dans le vieux train qui la ramenait chez ses parents, elle avait pris l'habitude de s'asseoir à côté de la fenêtre. À peine le train quittait-il le quai de la gare du Nord que Sarah plongeait dans ses lectures. Pendant de longues minutes, elle lisait avec frénésie. Et lorsqu'elle sentait que le train approchait de La Borne Blanche, elle commençait à guetter le moment où, au détour d'une barre d'immeubles, elle allait assister à la brusque apparition des grands champs de verdure qui fuyaient dans

le soir. Alors les yeux grands ouverts, elle contemplait le paysage la tête appuyée contre la vitre feutrée.

Sarah avait toujours avec elle, au fond de son sac, le recueil de poèmes qu'un de ses professeurs lui avait offert en troisième année.

C'était *Romancero Gitano*, l'œuvre de Federico García Lorca. « Ses poèmes, disait-elle, chassaient le gris de Paris. » À chaque mot lu, c'était une couleur, un parfum, un son qui jaillissaient des pages. La lecture était si féconde qu'il lui semblait entendre la mélodie du vent dans les épais branchages, le murmure de l'eau sinuant sous les pins et le chant des oiseaux s'élevant dans les airs.

Telles étaient les sensations qui avaient nourri ses rêves.

Et en lisant chaque vers, Sarah s'évadait un peu plus dans le sud de l'Espagne. Le plaisir des mots pénétrait son cœur. Et puis les persécutions des gitans lui rappelaient le grand malheur de sa communauté.

« *El mar baila por la playa,
Un poema de balcones.
Las orillas de la luna
Pierden juncos, ganan voces.* »

Pourquoi le poème dédié à Diego Buhigas de Dalmau la touchait-il plus que les autres ? Sarah n'en savait rien. Les mots ont leur secret et le sommeil léger. Aussi quand les yeux du lecteur passent comme un prophète sur leur

corps fait de lettres, et lorsque de sa voix résonne leur musique, ils quittent leur repos, vagabondent, flânent au-dessus des feuilles comme des papillons et s'en vont abreuver le nectar des cœurs.

Et c'est ainsi, en lisant chaque jour le poème « San Miguel » que Sarah avait découvert Grenade. Elle en était tout simplement tombée amoureuse.

Il ne lui restait plus qu'un an d'étude avant de pouvoir se présenter au concours d'accès à l'École nationale de la magistrature quand elle avait entendu parler du programme Erasmus. Ce programme offrait aux étudiants la possibilité de rejoindre le temps d'une année l'université européenne de leur choix. Et parmi toutes les destinations proposées, une seule avait cristallisé les rêves d'évasion de Sarah : Grenade. Encore avait-il fallu que ses parents acceptent de la laisser rejoindre la ville andalouse. Cela n'avait pas été chose facile. Des mois durant, Sarah s'était efforcée de les convaincre. Et malgré l'ampleur de la tâche, elle avait brillamment réussi, s'amusant même en grande oratrice qu'elle était, à citer Érasme et son *Querela pacis* : « Le monde entier est notre patrie à tous. »

En septembre, Sarah s'était donc envolée pour Grenade. Quand elle était revenue, neuf mois plus tard, elle était enceinte. Elle avait gardé l'enfant et oublié le père. Dans la foulée, elle réussissait le concours d'entrée à l'École nationale de la magistrature et devenait maman d'une jolie petite Esther.

*

Désormais dans la maison, seule Esther veillait encore. Assise à son bureau, elle fixait des yeux son cahier moucheté de fines taches informes qui busquaient la feuille quadrillée.

De dépit, elle ratura la page. Sans relâche.

Quand elle fut calmée, Esther farfouilla dans sa trousse, saisit un feutre noir et se mit à écrire quatre mots par-dessus les rayures qui recouvraient la feuille. Simplement quatre mots.

« Qui est mon père ? »

Cette question, Esther l'avait souvent posée à sa mère. Toute petite déjà. Quant aux réponses obtenues, elles ne l'avaient jamais satisfaite. D'ailleurs, c'était presque toujours la même : « Nous en parlerons quand tu seras plus grande. » *Quand tu seras plus grande.* Esther détestait cette réponse. Elle la trouvait stupide et ridicule.

*

Minuit venait de sonner à la pendule du salon quand Esther ouvrit la fenêtre de sa chambre pour observer la nuit. Dehors, le vent qui venait de se lever, faisait frissonner les feuilles des grands chênes. En s'engouffrant dans la chambre, l'air frais caressait son visage. Cela lui fit du bien. Ça l'apaisa un peu.

En promenant ses yeux au-dessus des arbres, Esther découvrit un ciel noir piqué de mille points. De mille points et d'une curieuse étoile qui scintillait un peu plus que les autres. Ce qui était étrange, c'est qu'au lieu de rester immobile, fixe comme un phare, cette étoile semblait lentement glisser vers le sud. La jeune fille la suivit des yeux un bon bout de temps. Jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière le toit de l'immeuble. C'est à ce moment-là qu'une idée lui traversa l'esprit. Son cœur se gorgea alors d'une émotion si forte que des larmes de joie roulèrent sur ses joues.

*

Plus tard, emportée par l'excitation, Esther ne parvint pas à s'endormir. Ses yeux restèrent un long moment ouverts dans l'obscurité de sa chambre. Et ils ne se fermèrent qu'au doux soleil naissant.